

«Discours sur la poésie en général, et sur l' ode en particulier» par Antone Houdar de La Motte. Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF). *Oeuvres de M. Houdar de La Motte*,... ; 1. Numérisation BnF de l'édition de Paris : INALF, 1961- (Frantext ; Q756). Reprod. de l'éd. de Paris : Prault l'aîné, 1754.



Antoine Houdar de La Motte

## DISCOURS SUR LA POÉSIE EN GÉNÉRAL, ET SUR L' ODE EN PARTICULIER

p13

**A**vant que de parler de l' ode, qui paroît ici mon premier sujet, j' ai crû devoir dire un mot de la poésie en général, pour lui réconcilier ceux qui sont trop prévenus contre elle, et les convaincre du moins, qu' elle n' est pas toujours dangereuse. J' exposerai ensuite mes conjectures sur l' ode, et sur les beautés qui lui conviennent. J' examinerai cet enthousiasme, ce beau désordre qu' on exige sur-tout dans l' ode héroïque, et même le sublime qui en doit être toujours l' objet ; et enfin comme une partie de cet ouvrage consiste en des imitations des anciens poètes lyriques, j' en prendrai occasion de dire un mot de leur caractère ; à quoi je n' ajouterai que quelques réflexions sur les poètes françois qui ont travaillé dans le même genre. Voilà tout l' ordre que je me suis proposé dans ce discours.

p14

Au reste j' y prens la liberté de dire ce que je pense. Il seroit à souhaiter que chacun en usât de même. Après quelques contradictions qui en naîtroient, les sentimens raisonnables prendroient toujours le dessus ; au lieu qu' un respect outré pour les opinions établies, ne sert qu' à en éterniser les erreurs. La poesie a eu de tout tems ses censeurs et ses panégyristes. Les uns ont cru qu' elle n' étoit propre qu' à corrompre l' esprit ; les autres qu' elle avoit pour fin de l' instruire : mais les uns et les autres, au lieu de l' examiner en elle-même, se sont fondés sur l' usage différent que les hommes en ont fait. Ses panégyristes citent la morale et les solides instructions qui sont répanduës dans les poètes : ils s' appuient des odes de Pindare, et même de ces cantiques divins que les ecrivains sacrés nous ont laissés sur la grandeur et les bienfaits de Dieu. Ses censeurs se récrient au contraire sur les fausses idées que les poètes se sont formées de la vertu, et sur les fables extravagantes qu' ils ont débitées des dieux. Tout cela n' est point la poésie ; et cette manière d' en juger, est une source infinie de contradictions. Il n' y a qu' à établir précisément en quoi elle consiste, et régler ensuite là-dessus, le jugement qu' on en doit faire.

p15

Elle n' étoit d' abord différente du discours

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

libre et ordinaire, que par un arrangement mesuré des paroles, qui flata l'oreille à mesure qu'il se perfectionna. La fiction survint bientôt avec les figures ; j'entens les figures hardies, et telles que l'éloquence n'oseroit les employer. Voilà, je crois, tout ce qu'il y a d'essentiel à la poésie. C'est d'abord un préjugé contre elle que cette singularité ; car le but du discours n'étant que de se faire entendre, il ne paroît pas raisonnable de s'imposer une contrainte qui nuit souvent à ce dessein, et qui exige beaucoup plus de tems pour y réduire sa pensée, qu'il n'en faudroit pour suivre simplement l'ordre naturel de ses idées.

La fiction est encore un détour qu'on pourroit croire inutile ; car pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne présenter une chose, que pour servir d'occasion à en faire penser une autre ? Pour les figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur sont pas favorables ; et ils les regardent comme des pièges que l'on tend à l'esprit pour le séduire. C'est sur ces principes que les anciens philosophes ont condamné la poésie. Cependant malgré tous ces préjugés, elle n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut

p16

faire, ce qui lui est commun avec l'éloquence. On voit seulement que son unique fin est de plaire. Le nombre et la cadence chatouillent l'oreille ; la fiction flate l'imagination ; et les passions sont excitées par les figures.

Ceux qui se servent de ces avantages pour enseigner la vertu, lui gagnent plus sûrement les cœurs, à la faveur du plaisir ; comme ceux qui s'en servent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrément du discours.

Mais ce choix ne tombe point sur la poésie ; il caractérise seulement les différens poètes,

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

et non pas leur art, qui de lui-même est indifférent au bien et au mal. Il est vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, et que c'est ce caractère d'esprit qui détermine le plus souvent à s'y appliquer, on ne suppose point aux poètes un jugement sûr, qui ne se rencontre gueres avec une imagination dominante. En effet les beautés les plus fréquentes des poètes consistent en des images vives et détaillées, au lieu que les raisonnemens y sont rares, et presque toujours superficiels. Ils ont laissé le dogmatique aux philosophes ; et ils s'en sont tenus à l'imitation, contents de l'avantage de plaire, tandis que les autres aspiraient à l'honneur d'instruire.

p17

Je sçais que de grands hommes ont supposé à presque tous les genres de poésie, des vûës plus hautes et plus solides : ils ont cru que le but du poëme épique étoit de convaincre l'esprit d'une vérité importante ; que la fin de la tragédie étoit de purger les passions, et celle de la comédie de corriger les moeurs. Je crois cependant, avec le respect que nous devons à nos maîtres, que le but de tous ces ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation. Soit que l'imitation, en multipliant en quelque sorte les événemens et les objets, satisfasse en partie la curiosité humaine ; soit qu'en excitant les passions, elle tire l'homme de cet ennui qui le saisit toujours, dès qu'il est trop à lui-même ; soit qu'elle inspire de l'admiration pour celui qui imite ; soit qu'elle occupe agréablement par la comparaison de l'objet même avec l'image ; soit enfin, comme je le crois, que toutes ces causes se joignent et agissent d'intelligence ; l'esprit humain n'y trouve que trop de charmes, et il s'est fait de tout tems des plaisirs conformes à ce goût qui naît avec lui. Les poètes ont senti ce penchant en eux-mêmes,

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

et l' ont remarqué dans les autres.  
Ainsi certains de plaire en s' y abandonnant,  
ils ont imité des événemens et des objets,  
ce que leur humeur particulière leur en  
a fait juger le plus agréable.

p18

Les imaginations tranquilles et touchées  
des agrémens de la vie champêtre, ont inventé  
la poésie pastorale. Les imaginations  
vives et turbulentes qui ont trouvé de la  
grandeur dans les exploits militaires et dans  
la fortune des états, ont donné naissance  
au poème épique.

C' est d' une humeur triste et compatissante  
aux malheurs des hommes que nous  
est venuë la tragédie ; comme au contraire,  
c' est d' une humeur enjouée, maligne,  
ou peut-être un peu philosophique, que  
sont nées la comédie et la satire. Mais encore  
une fois, dans tous ces différens ouvrages,  
je pense qu' on n' a eu communément  
d' autre dessein que de plaire, et que s' il s' y  
trouve quelque instruction, elle n' y est qu' à  
titre d' ornement.

On a prétendu prouver qu' Homere s' étoit  
proposé d' instruire dans ses deux poèmes :  
que l' iliade ne tendoit qu' à établir que la  
discorde ruïne les meilleures affaires ; et  
que l' odissée faisoit voir combien la présence  
d' un prince est nécessaire dans ses  
états. Mais ces vérités se sentent peut-être  
mieux dans la simple exposition que j' en  
fais, que dans l' iliade et l' odissée entières,  
où elles me paroissent noyées dans une variété  
infinie d' événemens et d' images.

Je suis contraire en cela, à des auteurs  
d' un si grand poids, que je n' expose mon

p19

sentiment qu' avec défiance, quoique j' aye

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

Platon pour moi. Il bannissoit Homere et tous les poètes de sa république. Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu' à Hésiode, d' avoir parlé indignement des dieux ; et il les croyoit éternellement punis dans le tartare. Si les apologistes du poème épique avoient raison, Homere eût dû tenir le premier rang dans les vûës de Platon ; mais ce philosophe ne trouva dans la poësie qu' un plaisir souvent dangereux ; et il crut que la morale y étoit tellement subordonnée à l' agrément, qu' on n' en pouvoit attendre aucune utilité pour les moeurs.

Pour moi j' avoüe que je ne regarde pas les poèmes d' Homere comme des ouvrages de morale, mais seulement comme des ouvrages où l' auteur s' est proposé particulièrement de plaire ; excellens dans leur genre, par rapport aux circonstances où ils ont été faits ; comme la source de la fable et de toutes les idées poëtiques ; en un mot, comme des chef-d' oeuvres d' imagination, remplis de saillies heureuses et d' une éloquence vive, où les grecs et les latins ont puisé, et que les modernes se font encore honneur d' imiter.

Voilà ce que je pense aussi à proportion de la plûpart des ouvrages de poësie qui nous sont restés. Les auteurs y ont voulu

p20

plaire, et ils ont atteint leur but. Ce n' est pas que dans ces sortes d' ouvrages on ne pût mettre le vice et la vertu dans tout leur jour, et inspirer ainsi pour l' un et pour l' autre l' amour ou la haine qu' ils méritent : mais les poètes ont eu rarement cette attention. Au lieu de songer à réformer les fausses idées des hommes, ils y ont la plûpart accommodé leurs fictions ; et sur ce principe ils ont donné souvent de grands vices pour des vertus, contens de décrier les penchans les plus honteux et les passions

les plus grossières.

Mais enfin, quelque usage qu' on ait fait communément de la poésie, elle n' en est pas moins indifférente en elle-même, et il dépendra toujours d' un auteur vertueux de la rendre utile. Ainsi Ménandre réduisit à une peinture innocente des mœurs, la comédie où régnoit auparavant la médisance.

Ainsi Virgile, le sage imitateur d' Homere, soutint mieux que lui la majesté des dieux, et imagina un héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d' imitation qu' Achille.

Ainsi Pindare dans ce qui nous est resté de lui, fit servir à une saine morale, l' ode qui jusques-là avoit servi souvent à la volupté et à la débauche.

Quelques personnes se scandalisent de cette indifférence où je laisse la poésie. Ils la déterminent uniquement à instruire ; et

p21

si on refuse de la confondre comme eux avec la philosophie, leur zèle ira bientôt jusqu' à en faire la théologie la plus sublime.

Voici leurs raisons. Les premiers vers ont été employés à la louange des dieux. Les poètes ont été les premiers philosophes. Je reçois volontiers ces faits, sans en admettre les conséquences. On pouvoit louer les dieux en prose, et se servir du langage ordinaire pour enseigner la vérité. Ces matières ne sont donc point essentielles à la poésie, qui n' est par elle-même qu' un moyen de les rendre agréables. Les premiers théologiens comme les premiers philosophes, ont eu raison de s' en servir pour intéresser les hommes par l' agrément, à ce qu' ils vouloient leur apprendre. Il est toujours certain qu' entant que poètes, ils ne se sont proposé que de plaire ; les autres vûës qu' ils avoient, leur méritoient d' autres noms.

On insiste, et l' on dit encore d' après les anciens, que la poésie est un art, et que tout art a nécessairement une fin utile. Ce

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

qu' il y a de clair dans cette proposition,  
c' est que tous les arts ont une fin : l' utile  
qu' on ajoute ne sert qu' à rendre la proposition  
équivoque ; à moins que sous ce  
nom vague d' utile, on ne veuille aussi comprendre  
le plaisir, qui est en effet un des  
plus grands besoins de l' homme.  
Qui peut nier, par exemple, que la musique

p22

ne soit un art ; et qui cependant, s' il  
ne veut subtiliser, pourroit y trouver d' autre  
utilité que le plaisir ? La peinture a aussi  
ses règles, quoiqu' elle ne tende qu' à flater  
les sens par l' imitation de la nature. Les  
actions vertueuses qu' elle représente quelquefois,  
ne lui sont pas plus propres que  
les licentieuses, qu' elle met aussi souvent sous  
les yeux. Le Carache n' est pas moins peintre  
dans ses tableaux ciniques, que dans ses  
tableaux chrétiens ; et de même, pour revenir  
à la poésie, La Fontaine n' est pas moins  
poète dans ses contes que dans ses fables ;  
quoique les uns soient dangereux et que  
les autres soient utiles.

On dira peut-être que je ne pense pas  
assez noblement de mon art. Le mérite n' est  
pas à penser noblement des choses ; mais à  
les voir comme elles sont, sans se les affoiblir,  
ni se les exagérer. Je ne cherche à  
faire honneur à mon art, qu' en l' employant  
à mettre en jour la vérité et la vertu. C' est  
ce que je me suis proposé dans ces odes :  
sur-tout, dans celles où l' imitation ne m' a  
pas fait violence.

Ceux qui ont pris parti pour l' ode, et  
qui lui donnent le premier rang dans la poésie,  
s' imaginent qu' elle ne doit chanter que  
les louanges des dieux et des héros ; et ils

p23

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

tirent de ces sujets mêmes à quoi ils la bornent,  
une preuve de sa dignité.

Mais il faut convenir que cette idée n' a  
point de fondement solide : elle vient sans  
doute comme mille autres erreurs sur les  
ouvrages d' esprit, de ce qu' on a pris pour  
l' essence de l' ode, la matière de celles qui  
ont eu d' abord le plus de succès.

Le public qui outre tout, et qui n' entre  
jamais dans aucun détail, croit d' ordinaire  
que l' ouvrage qui lui plaît le plus dans un  
genre, est la perfection de ce genre-là, et  
il ne veut plus rien approuver dans la suite,  
que sur le modèle de ce qui a saisi une fois  
son admiration.

Ainsi s' établirent les règles du poème  
épique, d' après Homere ; celles de la tragédie,  
d' après Sophocle ; celles de l' eglogue,  
d' après Théocrite ; et celles de l' ode,  
d' après Pindare : règles utiles et judicieuses,  
pourvû qu' on n' exigeât pas pour  
elles un respect aveugle ; et que sans se révolter  
contre les exceptions qu' on y peut  
faire, on fût toujours prêt d' admettre ce  
qu' on y peut encore ajouter.

Pindare ne pouvoit choisir d' occasion  
plus éclatante pour ses vers, ni plus utile  
pour lui, que les jeux olympiques. Il y  
pouvoit recevoir en un seul lieu les suffrages  
de toute la Grèce ; et les vainqueurs  
excités à la libéralité par leur propre gloire,

payoient les loüanges avec profusion.  
Ainsi Pindare qui étoit né intéressé (c' est  
un défaut qu' on lui reproche, et dont il se  
vante lui-même) s' appliqua à célébrer ces  
vainqueurs. Mais comme leur mérite trop  
borné et trop uniforme, ne fournissoit pas  
de lui-même assez d' étenduë au discours,  
il se jetta souvent à l' écart sur la loüange des  
héros, dont prétendoient descendre les  
siens, et sur celle des dieux qui protégeoient,  
ou qui avoient fondé la ville d' où ils étoient.

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

Voilà la matière des odes qui nous sont restées de Pindare : mais si nous n' avions perdu ses odes amoureuses et bachiques, où peut-être étoit-il plus passionné que Sapho, et plus gracieux qu' Anacréon, on croiroit aujourd' hui l' amour et la bonne chere, des matières essentielles à l' ode, avec autant de raison que la loüange des dieux et des héros.

Horace qui se fit un caractère original d' une imitation composée de Pindare et d' Anacréon, ne borna sa lyre à aucun sujet ; et il fit voir par une variété toujours élégante, que rien n' est indigne de la noblesse de l' ode. Il descendoit souvent des sujets les plus sublimes aux moins sérieux ; et il se sçavoit sans doute aussi bon gré de la grace qu' il donnoit aux uns, que de la force qu' il donnoit aux autres.

J' aurai occasion dans la suite de parler

p25

plus au long de Pindare et d' Horace. Il me suffit à présent de remarquer qu' Horace n' a pas cru qu' il y eût de sujets particuliers à l' ode. Les siennes roulent indifféremment sur les loüanges des dieux et des héros, sur la galanterie, la table, la morale, et même la satyre.

Voilà l' ode en possession de tout ; et l' on juge aisément de-là, que ce ne sont point les sujets qu' elle traite, qui forment son caractère particulier.

Ce n' est pas que le choix des sujets soit indifférent. Ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres ; ils rendent les ouvrages plus ou moins estimables, quoiqu' ils n' en changent pas la nature.

Ce que l' ode a d' essentiel, est précisément sa forme ; j' entens ce nombre et cette cadence, différente selon les langues, mais qui dans quelque langue que ce soit, lui est toujours particulière.

Cette mesure chez les grecs n' étoit pas uniforme ; elle varioit selon les chants sur

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

lesquels on composoit : car toutes les odes se chantoient alors. Le terme d' ode ne signifie même que chanson. Il y avoit aussi chez les latins plusieurs mesures ; mais il n' est pas certain que toutes les odes s' y chantassent.

Parmi nous, elles ne se chantent point ; et leur harmonie consiste seulement dans l' égalité des stances, dans le nombre et l' arrangement

p26

des rimes, et dans certains repos mesurés qu' on doit ménager exactement dans chaque strophe. Il s' ensuit de cette harmonie que l' ode n' est pas faite pour être lûë seulement ; et qu' on n' en peut sentir toute la grace, qu' en la récitant avec une attention exacte à sa cadence et à ses repos.

Cependant cette mesure ne remplit pas tout le caractère de l' ode. Il y faut ajouter la hardiesse du langage, qui ne lui est commune qu' avec le poëme épique, lorsqu' il ne fait pas parler ses personnages. Le poëte y est poëte de profession, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainsi dire, un esprit et des sentimens étrangers ; et il doit se contenter alors de toute l' élégance du langage ordinaire, sans y laisser sentir d' étude ni d' affectation.

Les poëtes tragiques même qui s' abandonnent quelquefois à l' enflure, doivent toujours être en garde contre l' excès de l' expression.

Comme ils ne font point parler des poëtes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu' exprimer les sentimens qui conviennent à leurs acteurs ; et prendre pour cela les tours et les termes que la passion offre le plus naturellement. Racine n' a presque jamais passé ces bornes, que dans quelques descriptions où il a affecté d' être poëte : comme dans celle de la mort d' Hippolite,

où l' on croit plutôt entendre l' auteur  
 que le personnage qu' il fait parler. Corneille  
 sort aussi quelquefois de cette vraisemblance,  
 sur-tout dans ce qu' il a imité  
 de Lucain. On voit bien à plus forte raison,  
 que le poète comique et le pastoral doivent  
 se réduire à une naïveté élégante, et mettre  
 tout leur mérite dans l' exactitude de  
 l' imitation.

Mais les poètes lyriques, j' entens les auteurs  
 d' odes, peuvent et doivent même  
 étaler toutes les richesses de la poésie. Ils  
 peuvent, sans nuire néanmoins à la clarté,  
 parler autrement que le commun des hommes ;  
 et pourvû que le sens soit fort, et que  
 les images soient vives, à proportion de la  
 hardiesse du langage, ils auront d' autant  
 plus atteint la perfection de leur art, qu' ils  
 auront plus heureusement hasardé.

Ce vers de Racine,  
 le flot qui l' apporta, recule épouvanté :  
 est excessif dans la bouche de Thérémène.  
 On est choqué de voir un homme accablé  
 de douleur, si recherché dans ses termes,  
 et si attentif à sa description. Mais ce même  
 vers seroit beau dans une ode, parce-que  
 c' est le poète qui y parle, qu' il y fait  
 profession de peindre, qu' on ne lui suppose  
 point de passion violente qui partage son  
 attention, et qu' on sent bien enfin, quand

il se sert d' une expression outrée, qu' il le  
 fait à dessein, pour suppléer par l' exagération  
 de l' image, à l' absence de la chose même.  
 C' est ici le lieu d' examiner quel est  
 et quel doit être cet enthousiasme dont on  
 fait tant d' honneur aux poètes, et qui doit  
 faire en effet une des plus grandes beautés  
 de l' ode.  
 On sçait qu' enthousiasme ne signifie autre

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

chose qu' inspiration ; et c' est un terme  
qu' on applique aux poètes, par comparaison  
de leur imagination échauffée avec la  
fureur des prêtres, lorsque leur dieu les  
agitoit, et qu' ils prononçoient les oracles.  
Voilà donc précisément l' idée de l' enthousiasme :  
c' est une chaleur d' imagination  
qu' on excite en soi, et à laquelle on  
s' abandonne ; source de beautés et de défauts,  
selon qu' elle est aveugle ou éclairée.  
Mais c' est le plus souvent un beau nom  
qu' on donne à ce qui est le moins raisonnable.  
On a passé sous ce nom-là beaucoup  
d' obscurités et de contretems. On faisoit  
grace aux choses en faveur des expressions  
et des manières ; mais ce n' est pas toujours  
par cette fougue, que les auteurs sont le  
plus dignes d' imitation. Enthousiasme tant  
qu' on voudra, il faut qu' il soit toujours guidé

p29

par la raison, et que le poète le plus  
échauffé se rappelle souvent à soi, pour juger  
sainement de ce que son imagination lui  
offre.  
Un enthousiasme trop dominant ressemble  
à ces yvresses qui mettent un homme  
hors de lui, qui l' égarent en mille images  
bizarres et sans suite, dont il ne se souvient  
point quand la raison a repris le dessus. Au  
contraire, un enthousiasme réglé est comme  
ces douces vapeurs, qui ne portent  
qu' assez d' esprits au cerveau pour rendre  
l' imagination féconde, et qui laissent toujours  
le jugement en état de faire, de ses  
saillies, un choix judicieux et agréable.  
La plûpart de ceux qui parlent de l' enthousiasme,  
en parlent comme s' ils étoient  
eux-mêmes dans le trouble qu' ils veulent  
définir. Ce ne sont que grands mots, de  
fureur divine, de transports de l' ame, de  
mouvemens, de lumières, qui mis bout à  
bout dans des phrases pompeuses, ne produisent

pourtant aucune idée distincte. Si  
on les en croit, l' essence de l' enthousiasme  
est de ne pouvoir être compris que par les  
esprits du premier ordre, à la tête desquels  
ils se supposent, et dont ils excluent tous  
ceux qui osent ne les pas entendre. Voilà  
pourtant tout le mystère, une imagination  
échauffée. Si elle l' est avec excès, on extravague ;  
si elle l' est modérément, le jugement

p30

y puise les plus grandes beautés de la  
poésie et de l' éloquence.  
C' est de cet enthousiasme que doit  
naître ce beau désordre dont M Despréaux  
a fait une des règles de l' ode. J' entens par  
ce beau désordre, une suite de pensées liées  
entr' elles par un rapport commun à la même  
matière, mais affranchies des liaisons  
grammaticales, et de ces transitions scrupuleuses  
qui énervent la poésie lyrique, et  
lui font perdre même toute sa grace. Dans  
ce sens, il faut convenir que le désordre est  
un effet de l' art : mais aussi il faut prendre  
garde de donner trop d' étendue à ce terme.  
On autoriseroit par-là tous les écarts imaginables.  
Un poète n' auroit plus qu' à exprimer  
avec force toutes les pensées qui lui  
viendroient successivement et au hazard : il  
se tiendrait dispensé d' en examiner le rapport,  
et de se faire un plan dont toutes les  
parties se prêtassent mutuellement des beautés.  
Il n' y auroit ni commencement, ni milieu,  
ni fin dans son ouvrage ; et cependant  
l' auteur le croiroit d' autant plus sublime,  
qu' il seroit moins raisonnable.  
Mais que produiroit une pareille composition  
dans l' esprit du lecteur ? Elle n' y laisseroit  
qu' un étourdissement causé par la magnificence  
et l' harmonie des paroles, sans  
y faire naître que des idées confuses, qui

p31

se chasseroient l' une l' autre, au lieu de concourir ensemble à fixer et à éclairer l' esprit.

Pour moi je crois indépendamment des exemples, qu' il faut de la méthode dans toutes sortes d' ouvrages ; et l' art doit régler le désordre même de l' ode, de manière que les pensées ne tendent toutes qu' à une même fin ; et que malgré la variété et la hardiesse des figures qui donnent l' ame et le mouvement, les choses se tiennent toujours par un sens voisin dont l' esprit puisse saisir le rapport sans trop d' étude et de contention. Nous avons d' un des maîtres de l' art une ode pindarique, où il n' a pas mis un autre désordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L' auteur n' y sort pas un moment de sa matière, et il n' a pas jugé à propos d' imiter Pindare jusques dans ces digressions, où il étoit forcé par la sécheresse de ses sujets.

Qu' il me soit permis de le dire ; les grands esprits qui sont tellement frappés de l' obligation qu' on a aux anciens, qu' ils imputent à ingratitude d' y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une espèce de contradiction. Ils trouvent d' un côté des raisons ingénieuses pour justifier les anciens de ce qu' on leur reproche, tandis que de l' autre ils se gardent bien d' imiter ce qu' ils loüent. La reconnoissance et l' admiration

leur imposent, quand il s' agit des anciens ; le bon goût et l' exacte raison les éclairent, quand il ne s' agit plus que d' eux-mêmes. Cet enthousiasme qu' on exige dans l' ode, doit briller dès le début même. Elle est opposée en cela à l' usage du poème épique, où l' on exige un commencement simple et modeste.

Horace raille le début d' un poème de son tems, qui commençoit par ces mots :  
*je chanterai la fortune de Priam, et toute la*

*fameuse guerre de Troie. Monsieur Despréaux condamne aussi ce commencement de l' Alaric : je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.* et ces deux grands critiques après avoir donné un exemple du ridicule, proposent pour modèle de la perfection, l' un, le début de l' odissée : *muse, raconte-moi les aventures de cet homme, qui après la prise de Troie, vit tant de pays et tant de moeurs différentes* ; l' autre, ce commencement de l' Enéide : *je chante cet homme qui contraint de fuir les rivages de Troie, aborda enfin en Italie.* mais supposons un moment que ces quatre propositions soient des commencemens d' ode. Il faudra changer la critique ; et en condamnant celles d' Homere et de Virgile,

p33

comme trop simples, proposer les deux autres, comme le modèle de la pompe qui convient à l' ode. Pourquoi ce caprice apparent ? Tâchons de découvrir les raisons, s' il y en a, d' une opposition si marquée. On dit contre les commencemens de poëme trop enflés, qu' un exorde doit être simple, et que cette règle est générale : mais si elle étoit aussi générale qu' on le prétend, le début des plus belles odes seroit vicieux, on y promet toujours des miracles. Dira-t-on que ces sortes d' ouvrages n' ont point d' exorde ? Ils en ont la plûpart, si l' on appelle exorde le commencement d' un ouvrage, lorsqu' on peut l' en séparer, sans en tronquer le véritable sujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la simplicité de l' exorde, ne regarde pas toutes sortes de poësies. D' un autre côté, pour justifier la pompe ordinaire dans le début de l' ode, on se sert de la comparaison d' un palais, dont le portique doit être riche et superbe. C' est Pindare lui-même qui commence la sixième de ses odes olimpiques par cette éclatante

comparaison. Mais ne prendroit-on pas  
droit de-là d' être moins simple dans le commencement  
du poème ? Et ne peut-on pas  
lui appliquer la comparaison du palais, du  
moins aussi justement qu' à l' ode ?  
On dira peut-être que le poète lyrique

p34

se donne la plûpart du tems pour inspiré ;  
et qu' ainsi la timide précaution de ne point  
trop promettre, ne conviendrait pas à sa  
supposition. Mais cette raison tombe encore ;  
car le poète épique ne donne pas non  
plus son ouvrage comme un travail humain,  
mais comme la révélation de quelque muse.  
Pour moi, je n' imagine qu' une raison  
de la différence dont il s' agit ; c' est que le  
poème étant un ouvrage de longue haleine,  
il est dangereux de commencer d' un ton  
difficile à soutenir ; au lieu que l' ode étant  
resserrée dans d' étroites bornes, on ne court  
aucun risque à échauffer d' abord le lecteur,  
qui n' aura pas le tems de se refroidir par  
la longueur de l' ouvrage. Ainsi un homme  
qui auroit à faire une longue course, devrait  
se ménager d' abord, pour ne pas épuiser  
trop tôt ses forces ; et au contraire celui  
qui n' auroit à fournir qu' une petite carrière,  
pourroit par un premier effort augmenter sa  
légéreté naturelle, et en achever  
plus rapidement sa course.  
On voit assez par tous ces usages, que  
l' ode tend particulièrement au sublime.  
Ainsi les poètes lyriques ne sçauroient s' appliquer  
avec trop de soin à le connoître et  
à le chercher.  
Mais je ne sçais si la nature du sublime

p35

est encore bien éclaircie. Il me semble que  
jusqu' à présent on en a plutôt donné des

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

exemples que des définitions. Il est néanmoins important d'en fixer l'idée ; car les exemples ne sont que des moyens de comparaison, sujets à mille erreurs ; au lieu que les définitions font juger des choses par un principe invariable, sans avoir recours à des analogies toujours très-imparfaites. J'oserais donc exposer là-dessus ma conjecture, qui ne peut être qu'utile, quand elle ne ferait qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, et à lui opposer la vérité. Je crois que le sublime n'est autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, exprimés avec élégance et précision. J'entens par le vrai, une vérité positive, comme dans ces paroles de Moïse : *Dieu dit que la lumière se fasse, et la lumière se fit* ; ou seulement une vérité de convenance et d'imitation, comme dans ce sentiment d'Ajax : grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous. Où sur le caractère de ce guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penser ce qu'Homère lui fait dire. J'entens par le nouveau, la nouveauté des choses en elles-mêmes, ou du moins celle de la manière de les ordonner et de les dire. J'entens enfin par grande idée, les pensées

p36

qui étonnent l'esprit, ou qui flatent l'orgueil humain. J'ajoute l'élégance et la brièveté, sans lesquelles tout cet assemblage manqueroit encore son effet : mais en les y joignant, où rassemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y sente aussi-tôt le sublime ? Et au contraire, où le sentira-t-on, si quelqu'une de ces qualités manque ? Tout le monde convient aujourd'hui que sans le vrai, il ne peut y avoir de solide beauté, ni par conséquent de sublime. On peut bien séduire quelquefois sans lui ; mais l'illusion se dissipe bientôt, et

l' on traite de puérilité, ce que l' on avoit d' abord trouvé grand. Les pointes et les jeux de mots qui avoient été inventés pour suppléer au défaut du vrai, ont cessé de plaire, dès qu' il a reparu. Il a réuni tous les goûts, ceux même qui ne le connoissent pas, le demandent, et n' applaudissent qu' à ce qu' ils prennent pour lui.

La nouveauté n' est pas moins nécessaire au sublime ; car il est de son essence de faire une impression vive sur les esprits, et de les frapper d' admiration. Le moyen sans nouveauté de produire ces grands effets ? Ce qui est familier à l' esprit, n' y sçauroit plus faire qu' une impression languissante. Il est vrai qu' en remontant au tems et aux

p37

circonstances, où une chose sublime a été dite, on reconnoît bien qu' elle a dû étonner alors ; et on l' admire soi-même, en la regardant dans son origine : mais l' imitateur qui la répète, ne peut plus que surprendre l' estime de ceux qui l' ignorent, et qui prennent sa mémoire pour du génie. La plupart des ecrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d' ouvrages. Ils pensent que pour copier ce qu' ont dit de grands hommes, ils sont eux-mêmes de grands hommes. Mais le public ne s' y trompe pas comme eux ; et il sçait mépriser des auteurs qui ne lui disent que ce qu' il a cent fois admiré.

Qu' on ne dise pas qu' il n' y a plus de pensées nouvelles, et que depuis que l' on pense, l' esprit humain a imaginé tout ce qui se peut dire. Je trouverois aussi raisonnable de croire que la nature s' est épuisée sur la différence des visages, et qu' il ne peut plus naître d' homme à l' avenir qui ne ressemble précisément à quelqu' autre qui ait été. L' expérience ne prouve que trop qu' avec cette ressemblance générale que les

hommes conserveront toujours entr' eux,  
ils ne laisseront pas d' avoir des différences  
considérables. Je crois de même que nos  
pensées, quoiqu' elles roulent toutes sur  
des idées qui nous sont communes, peuvent

p38

cependant par leurs circonstances,  
leur tour et leur application particulière,  
avoir à l' infini quelque chose d' original.  
Les grandes idées sont encore essentielles  
au sublime ; car ce n' est pas assez qu' il  
plaise, il doit élever l' esprit, et c' est précisément  
cet effet qui le caractérise. Il faut  
donc de grands objets et des sentimens extraordinaires.

La description d' un hameau  
peut bien plaire par la naïveté et la grace ;  
mais Neptune calmant d' un mot les flots  
irrités, Jupiter faisant trembler les dieux  
d' un clin d' oeil ; ce n' est qu' à de pareilles  
images qu' il appartient d' étonner et d' élever  
l' imagination. Pour les sentimens, on  
peut bien être touché des plus foibles et de  
ceux qui nous sont les plus familiers : mais  
nous n' admirons que ceux qui sont au-dessus  
des foiblesses communes, et qui par une  
certaine grandeur d' ame qu' ils nous communiquent,  
augmentent en nous l' idée de  
notre propre excellence.

Au reste, comme je l' ai dit, c' est à l' élégance  
et à la précision à mettre le sublime  
dans tout son jour. C' est même quelquefois  
la briéveté qui fait la plus grande force  
des traits qui passent pour merveilleux ;  
et il ne faut au contraire qu' un mot superflu  
pour énerver la pensée la plus vive, et  
la dégrader du sublime.

Les poètes lyriques doivent se faire une

p39

loi de cette précision. Le style diffus peut

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

convenir aux orateurs : il leur est permis d'étendre leurs raisons, et de les offrir sous diverses faces, pour suppléer par cette abondance, à ce qui peut échapper aux auditeurs.

On le doit passer quelquefois par la même raison aux poètes de théâtre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens et des passions agréables. Mais il n'en est pas de même des odes. Le poète y doit compter sur toute l'attention du lecteur ; et tâcher toujours d'exercer son esprit par un grand sens, que la superfluité des mots ne fasse pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image ; si ce que vous ajoutez, ne produit pas un nouvel effet, l'esprit du lecteur tombe aussi-tôt dans l'inaction, et son oreille même n'est plus flatée de ce qu'il sent d'oisif dans votre ouvrage.

Les epithètes dans les poètes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de style ; comme elles sont aux bons auteurs un moyen de force et de précision. En effet, rien n'abrège tant le discours, et ne multiplie tant le sens, qu'une epithète bien choisie : elle tient lieu presque toujours d'une phrase entière : elle fait une impression vive et inattendue ; et outre l'agrément de la brièveté, quelques lecteurs sentent encore, ce qui fait une partie de leur plaisir, la

p40

peine et le mérite qu'il y a de s'exprimer aussi heureusement, malgré toute la contrainte des vers.

Je sçais bien qu'en outrant cette brièveté, on devient nécessairement obscur, et qu'un poète tombe d'autant plus aisément dans ce défaut, que ce qu'il a dit, réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il supplée toujours au défaut de son expression, sans s'apercevoir qu'elle ne suffit pas par elle-même, à exprimer toute sa pensée. Le meilleur remède à cela est de consulter

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

des oreilles sçavantes, sans trop s'inquiéter  
pour satisfaire ceux à qui la langue et les  
idées poétiques ne sont pas assez familières ;  
car enfin un poète ne prétend parler  
qu'aux gens d'esprit ; et à moins que d'en  
dire trop pour eux, il n'en dira jamais assez  
pour les autres.

Voilà les réflexions que j'ai faites sur ce  
qui peut convenir à l'ode ; sur-tout à l'ode  
héroïque. J'ai travaillé d'après ces idées  
le plus exactement que j'ai pû ; et je soumets  
également à la décision des sçavans,  
et les réflexions et l'ouvrage.

Je dois présentement parler des auteurs  
que j'ai eu la hardiesse d'imiter, pour  
donner une foible idée des odes grecques  
et latines. J'ai choisi les poètes les plus célèbres

p41

dans ce genre, Anacréon, Pindare  
et Horace. Ils avoient tous trois un génie  
fort différent ; et je vais tâcher d'en faire  
connoître la diversité, en rendant raison  
des moyens que j'ai pris pour imiter leurs  
ouvrages.

Du caractère dont Anacréon se peint  
dans ses odes, on ne devoit pas attendre  
de lui d'autres ouvrages que ceux qu'il nous  
a laissés. Il aimoit passionnément le plaisir ;  
et comme il n'imaginoit rien pour l'homme  
au delà de la vie présente, il en mettoit  
le bon usage à en consacrer tous les instans  
à la volupté. La paresse est une suite naturelle  
de ce principe ; ainsi Anacréon qui vivoit  
conséquemment, ne se fatiguoit pas à  
méditer ni à arranger de longs ouvrages ;  
il se contentoit de mettre en oeuvre quelques  
idées qui s'offroient d'elles-mêmes,  
et qui s'arrangeoient peut-être encore par  
sentiment plus que par réflexion. Partagé  
qu'il étoit entre l'amour et la bonne chère,  
il n'a presque écrit que pour nous le dire.  
Le plaisir étoit son occupation : la lyre  
n'étoit que son délassement.

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

Un auteur de ce caractère ne fournit pas  
d'ordinaire de gros volumes, mais souvent  
aussi ce qu'il donne en a l'air moins inégal  
et plus naturel. Telles sont les odes d'Anacréon ;  
courtes, sa paresse n'en eût pas souffert  
d'autres ; naïves, il n'écrivoit que ce

p42

qu'il sentoit ; toujours remplies de tour et  
d'élégance, il attendoit les momens heureux  
de son imagination, et ne faisoit proprement  
qu'obéir à son génie.

La plupart de ses odes sont de petites  
chansons qui paroissent dictées par l'amour  
et par Bacchus. On les a assez heureusement  
imitées de nos jours, et peut-être  
sans dessein ; car comme chaque passion  
a son génie, ses tours et ses expressions,  
l'amour et la bonne chère peuvent  
encore inspirer aujourd'hui ce qu'Anacréon  
pensa de son tems : et je crois qu'en effet  
nous avons beaucoup de chansons de son  
goût, dont les auteurs n'ont jamais lû leur  
prétendu modèle.

Pour moi, j'ai tâché véritablement de lui  
ressembler dans les odes que j'appelle anacréontiques ;  
j'ai voulu y donner une idée  
de son esprit, de ses mœurs et même de  
son style. Je me serois peut-être contenté  
pour cela de traduire quelques-unes de ses  
odes, si elles n'étoient déjà toutes traduites  
par des auteurs que je respecte, et que  
je ne me serois pas flaté d'égaliser. J'ai mieux  
aimé, pour faire au moins quelque chose de  
nouveau, imaginer quelques fictions du  
genre de celles d'Anacréon, les traiter à sa  
manière, et chercher selon mes forces, cette  
douceur et cette facilité de style, qui  
sont un de ses plus grands charmes.

p43

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

Chacune de mes odes a un rapport particulier à quelqu' une de celles d' Anacréon. Par exemple, il souhaite dans une des siennes de devenir tout ce qui sert à sa maîtresse : j' en fais une, où je souhaite d' être tout ce qui plaît à une maîtresse que j' imagine exprès pour cela ; car sans maîtresse, le moyen d' imiter Anacréon ? Il décrit plusieurs songes agréables, malheureusement interrompus : pour l' imiter, je substitue à la narration la chose même, et je me suppose dans l' illusion d' un songe qu' on détruit en me réveillant. Il dit dans sa première ode que sa lyre ne veut chanter que les amours, et il raconte que, quoiqu' il l' eût remontée de cordes nouvelles pour chanter les actions des héros, elle ne rendoit cependant que d' amoureux accords. J' exécute ce qu' Anacréon raconte, et en voulant célébrer la gloire de Mars, je me laisse insensiblement entraîner à une digression sur ses amours avec Vénus, d' où je ne puis revenir au sujet que je m' étois proposé. C' est ainsi que je tâche de ressembler à Anacréon : j' ai imité même jusqu' à sa morale et à ses passions que je désavoue. J' avertis que dans ces odes anacréontiques, je parle toujours pour un autre, et que je ne fais qu' y joüer le personnage d' un auteur, dont j' enverrois beaucoup plus le

p44

tour et les expressions que les sentimens. J' ai voulu donner aussi une idée de Pindare dans les odes que j' ai imitées de lui. C' est un caractère tout différent de celui d' Anacréon, des sentimens religieux, l' éloge constant de la vertu, une aigre censure des vices, de l' élévation dans les pensées, de l' énergie et souvent même de l' excès dans l' expression. Voilà les traits principaux de Pindare ; voilà ce qui lui a acquis la primauté entre les poètes lyriques. Les

sçavans, de siècle en siècle, lui ont confirmé cet honneur ; et l' on ne peut sans témérité résister à tant de suffrages ajoutés à l' admiration de ses contemporains.

Il est vrai qu' aujourd' hui peu de gens sont capables de l' étudier dans sa langue ; que ceux même qui le lisent dans la traduction latine, avoient la plûpart ingénument, qu' ils ne le trouvent pas encore trop intelligible, et que nos plus habiles écrivains auroient peine à en faire une traduction françoise, exacte et en même tems agréable. Mais cette difficulté n' est pas tout-à-fait la faute de Pindare. L' obscurité de ses pensées s' est accrûe à mesure que les circonstances qui y avoient rapport, se sont effacées, ou que sa langue est devenuë moins familière. Ces longues digressions qu' on lui a tant reprochées, étoient, comme je l' ai

p45

déjà fait voir, l' inconvénient inévitable de ses sujets ; et d' ailleurs les fables qu' il y racontoit des dieux, intéressoient alors les peuples autant qu' elles nous sont aujourd' hui indifférentes.

Ces figures quelquefois si excessives, ces manières de parler aussi obscures qu' emphatiques, étoient du goût de son siècle.

Les grecs les affectoient sur-tout dans leurs dithyrambes : ce qui fit naître ce proverbe : *cela s' entend moins qu' un dithyrambe* . On prétend même qu' Aristophane a voulu railler ces poètes, et particulièrement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées : *ce sont elles qui nourrissent les philosophes, les médecins, les devins, les amans et les poètes lyriques* . Mais enfin, autant qu' on le peut, il faut distinguer dans les auteurs les défauts de leur tems d' avec leurs défauts particuliers. Pour donner une idée de Pindare avec moins de risque d' ennuyer, j' ai substitué des héros de nos jours aux vainqueurs des

jeux olympiques, et la flûte que nous connoissons,  
à celle que décrit Pindare, et qui  
n' est plus en usage.  
J' ai développé quelquefois ses pensées,  
et j' y ai ajouté quelques transitions, pour  
ne pas trop heurter notre goût. à cela près,  
j' ai conservé autant que j' ai pû ses idées, son

p46

ordre, son esprit de narration, la hardiesse  
de son style, et quelquefois son excès, sur-tout  
dans l' ode où je le fais parler lui-même,  
et dont je ne dis rien ici pour ne pas  
répéter l' argument qui la précède.

Horace est le premier, comme il le dit  
lui-même, qui ait fait entendre aux latins  
la lyre des grecs ; il pouvoit dire encore  
qu' il l' avoit perfectionnée ; personne ne lui  
eût contesté cette gloire.

Il avoit sur l' avenir les mêmes principes  
qu' Anacréon, qu' il a peut-être un peu trop  
rebattus dans ses odes : mais il avoit en même  
tems un naturel heureux, soutenu de  
la meilleure éducation ; et à la réserve de  
certains penchans qui à la honte de son pays  
et de son siècle n' y étoient pas aussi odieux  
qu' ils auroient dû l' être, on peut regarder  
Horace comme un des plus honnêtes hommes  
de l' antiquité. Il avoit l' esprit étendu,  
varié, délicat et fleuri. Né également pour  
la satire et pour la louange, ses railleries  
pénétoient d' autant plus qu' elles étoient  
moins grossières ; et ses louanges dégagées  
de cet air de flaterie qui rebute, pouvoient  
plaire même à ceux à qui elles ne s' adressoient  
pas.

Exact et riche dans ses descriptions, il y  
mêle toujours de ces traits naïfs qui mettent  
presque les objets sous les yeux. Enjoué  
dans sa morale, il instruit d' ordinaire sans

p47

paroître y penser ; et hors quelques occasions où il s' emporte contre les vices des romains avec la véhémence d' un censeur, ses préceptes sont toujours accompagnés d' un agrément qui ne contribue pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toujours d' une manière nouvelle, avec des figures et des expressions également heureuses et hardies.

J' ai osé traduire quelques-unes de ses odes, où je serai demeuré sans doute fort au-dessous de mon original : mais comme il n' y en a point encore de traduction publique en vers françois, qu' il n' en a couru de tems en tems dans le monde que de simples imitations, et même la plûpart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J' ai donc traduit cinq de ses odes en strophes régulières, où j' ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toujours dans le même nombre de vers, qu' elles sont rendues dans l' original. J' ai étendu quelquefois ses fables, et fait entrer, pour ainsi dire, le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s' entendoit à demi mot du tems d' Horace, n' est pas aujourd' hui aussi connu ; et il me semble que dans une traduction où l' on veut plaire, le traducteur doit suppléer ainsi à la distance des tems, et tâcher toujours de rendre l' équivalent, aussi bien pour les faits que pour les pensées.

C' est par cette raison que je n' ai pas traduit littéralement l' endroit de l' ode à Mécénas, où Horace parle des lapites, de l' yvresse d' Hylée et de la révolte des géans. J' ai suivi une excellente remarque de Monsieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu' Horace rassemble ne sont qu' une allusion aux guerres civiles, à la défaite d' Antoine et aux victoires d' Auguste, sans quoi

le poète n' auroit pas eu raison de confondre ces fables avec des événemens de la république, et de les proposer ensemble à Mécénas comme le sujet de son histoire. Le sens caché d' Horace s' entendoit aisément par les romains, et ce détour même rendoit la louange beaucoup plus délicate, et faisoit une véritable beauté ; mais aujourd' hui il n' y a plus dans les paroles d' Horace que l' apparence d' un contre-tems ; ainsi j' ai cru devoir mettre à la place de l' allusion, les choses qu' elle faisoit penser, afin de rendre ma traduction aussi claire que l' ode pouvoit l' être du tems d' Horace.

J' ai pris encore en quelque' autre endroit la liberté de changer le tour et la pensée d' Horace, pour un sens qui m' a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire ; mais on nous doit pardonner ces hardiesses, pourvû qu' elles ne soient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu' un respect superstitieux pour l' original. Il est cause ordinairement

qu' un traducteur idolâtre, pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautés de son auteur, n' en rend en effet aucune ; car il est impossible, sur-tout en vers, que toutes les circonstances d' une pensée passent avec un bonheur égal d' une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importans, pour enchérir, s' il se peut, sur les essentiels, afin de rendre par ces compensations, plutôt le génie et l' agrément général, que le détail scrupuleux des phrases, toujours languissant et sans grace. C' est par-là qu' un traducteur peut être excellent ; c' est par-là qu' un lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m' a paru, en examinant les odes d' Horace, qu' il ne connoissoit pas, non plus que les grecs ses modèles, ou pour mieux dire,

qu' il négligeoit aussi bien qu' eux un art que les lyriques modernes ont observé, et dont ils ont abusé même assez souvent ; c' est d' arranger tellement ses pensées dans chaque strophe, qu' il y ait une gradation de sens, et qu' elles finissent toujours par ce qu' il y a de plus vif, et de plus ingénieux. L' abus de cette méthode a produit les pointes, où l' on ne cherchoit qu' à surprendre et à ébloüir l' esprit ; mais aussi en la négligeant, on perd un des plus sûrs moyens

p50

de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas après une meilleure : au lieu qu' en changeant d' ordre, elles font l' une et l' autre leur impression ; et l' esprit parvenu ainsi par degrés à un sens complet et digne de son attention, se repose naturellement, avant que de passer à un autre. C' est ce repos que suppose la séparation des strophes ; et l' on comprend assez par-là qu' il y faut autant que l' on peut, et sans préjudice du bon sens, ménager une espèce de chûte capable de causer quelque surprise, et de donner quelque exercice à l' esprit. C' est dans cette vûë que j' ai osé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les strophes un peu plus à notre manière : car comme je l' ai déjà dit, toujours attentif à s' exprimer proprement et avec délicatesse, il ne s' embarrassoit pas d' ailleurs de cette gradation dont je parle ; il ne finissoit pas même toujours son sens avec la strophe, et il étoit obligé d' enjamber sur la suivante. J' ai peine à croire que ce ne fût pas-là un vrai défaut ; car la mesure de chaque strophe avoit sans doute été ordonnée pour l' agrément, et cette mesure étoit violée, lorsqu' un sens suspendu obligeoit d' y ajouter de nouveaux nombres ; ou si l' on ne faisoit aucune violence à la mesure, ce devoit être une fatigue pour l' esprit de se sentir arrêté

sur un sens interrompu. Ce qui me confirme dans ma pensée, c' est qu' Horace est plus retenu sur cet usage, qu' il ne l' auroit été, s' il l' eût cru sans conséquence.

Je n' ai rien dit de Sapho ni d' Alcée, parce que leur caractère est déjà assez peint dans une des odes que j' ai traduites d' Horace.

Ainsi il ne me reste qu' à dire un mot de l' ode françoise, et des auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

Je ne remonterai que jusqu' à Ronsard ; peut-être est-ce déjà trop. Ses ouvrages ne sont plus lûs, et je ne crois pas que beaucoup de gens veuillent juger par leurs yeux de ce que j' en vais dire.

Cependant j' oserai avancer qu' il a imité Pindare, en homme qui connoissoit son modèle ; jusques-là que ce qu' il emprunte d' Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve par-tout dans ses odes ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores et ces expressions audacieuses, qui caractérisent le poète Thébain.

Il paroît même assez siasi de cet enthousiasme qui entraînoit Pindare ; et le mauvais succès de l' imitateur vient moins d' avoir mal suivi son modèle, que de n' avoir pas connu le génie de la langue françoise. Ronsard ne laissa pas d' être l' admiration

de son siècle : mais sa gloire ne lui survêcut gueres, et il est enfin tombé dans un oubli, dont il n' y a pas d' apparence qu' il se relève. Il est vrai que Pindare eut à peu près la même fortune ; et au rapport d' Athenée, du tems d' Eupolis le comique qui vivoit cent ans après ce poète, sa muse étoit déjà tombée dans le mépris ; mais elle reprit bientôt l' empire, que personne depuis n' a osé

lui contester.

Il n' y a pas lieu d' espérer une pareille révolution pour Ronsard ; et d' autant moins, qu' il a été suivi d' un poète pour qui le bon goût a réuni tous les suffrages, et plus digne sans comparaison de servir de modèle à l' ode françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonnables, et des expressions propres et naturelles ; car pour ne pas entrer dans un trop grand détail, je laisse Mainard et Racan, quoique dans les odes du dernier il y ait beaucoup de noblesse ; et dans celles de l' autre beaucoup de netteté. C' est en quoi sur-tout excella Malherbe. Son sens se présente de lui-même ; et le tour heureux de ses phrases met pour l' ordinaire sa pensée dans tout son jour.

Quoique nourri des beautés des anciens, il en a rarement paré ses ouvrages : content de s' en être servi à se perfectionner le goût,

p53

il semble avoir songé dans la suite à les égaler plutôt qu' à les imiter. Ses descriptions sont vives, ses comparaisons justes et choisies, ses figures variées ; mais il ne s' en permet jamais de trop hardies ; et sage jusques dans ses emportemens, comme l' a dit un grand critique, il a presque toujours fait voir qu' on peut être raisonnable, sans être froid.

Je suis surpris cependant qu' après ses stances sur les larmes de Saint Pierre, imitation où il paroît adopter avec plaisir les mauvaises pointes de son original, il ait pû revenir si-tôt au judicieux et au vrai. Je sçais bien que dans ses stances amoureuses, il en est encore sorti plus d' une fois ; mais l' amour étoit alors, et a été long-tems après, l' écueil des poètes. Au lieu de sentimens naturels, ils n' employoient que des pensées subtiles et tirées qui n' éffleuroient pas seulement

## DISCOURS SUR LA POÉSIE

le coeur. Voiture même n' est plus voiture  
dans ses lettres amoureuses. Les auteurs  
de son tems ne sçavoient que donner  
la préférence à leurs maîtresses sur l' aurore  
et sur le soleil ; presque tous les ouvrages  
de poésie rouloient sur cette seule idée ; et  
je ne comprends pas comment on a pû remanier  
tant de fois une pensée qui doit  
ennuyer dès la première.  
Malherbe en matière d' amour, dit souvent  
des choses aussi outrées. Je désespère

p54

de l' atteindre dans ses odes héroïques ;  
mais je ne voudrois pas l' imiter dans ses  
odes amoureuses : car j' appelle odes ce  
qu' il n' a appelé que stances. Il croyoit  
apparemment que l' ode ne convenoit qu' à de  
grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe  
un défaut qui lui est commun avec la plûpart  
des auteurs : c' est de s' être loué lui-même  
aussi fortement qu' il méritoit d' être  
loué par les autres. Cet usage a commencé  
avec les poètes, et on diroit qu' ils se sont  
copiés depuis les uns les autres, pour célébrer  
leur mérite et se couronner de leur propre  
main. Ils félicitent le siècle qui les a vû  
naître ; ils jouissent d' avance de l' admiration  
de la postérité, et leurs ouvrages ne  
craignent que les ruïnes du monde. Cela  
est presque devenu le style de l' ode : les  
bons et les mauvais auteurs l' employent  
également ; et moi-même, à proportion, je  
suis tombé là-dessus dans les plus grands  
excès. Mais je reconnois de bonne foi ma  
faute ; et je tâcherai à l' avenir de faire mieux,  
et de m' en piquer moins.  
à en juger de sens froid, je ne sçaurois  
croire que l' orgueil soit une bienséance de  
la poésie. S' il met quelque feu dans un ouvrage,  
et s' il fait regarder à de certaines  
gens les poètes comme des hommes inspirés,  
il les avilit à des yeux plus philosophes,

qui les regardent comme des fous  
 yvres de leur art et d'eux-mêmes. Si cependant  
 le mérite peut excuser ce défaut,  
 Malherbe est assez justifié, puisque tout le  
 monde est convenu avec lui de la perfection  
 de ses vers : mais sa gloire en seroit-elle  
 moins grande, quand on ne le compteroit  
 pas lui-même au nombre de ses admirateurs ?  
 De quelque beauté pourtant que fussent  
 les vers de Malherbe, ils ne laissèrent pas  
 de donner encore beaucoup de prise à la  
 critique. L'académie examina ses stances  
 pour le roi allant en Limosin : il n'y en eut  
 qu'une qu'elle admira toute entière. Les  
 autres furent toutes convaincuës de quelques  
 défauts ; et rien ne prouve mieux,  
 dit M Pélisson, que les vers ne sont jamais  
 achevés.

J'avois intérêt de rapporter cette circonstance ;  
 et je voudrois en effet que le lecteur  
 s'en souvînt à chaque faute qu'il remarquera  
 dans mes odes ; il en seroit plus  
 disposé à me faire grace.

Eh ! Le moyen que la mesure des vers,  
 la tyrannie de la rime, jointe sur-tout à la  
 contrainte de l'ode, ne nous arrachent  
 quelquefois un mot que nous sentons bien  
 n'être pas le plus juste, mais que nous nous  
 pardonnons en faveur de quelque beauté  
 que nous serions obligés de sacrifier avec lui ?

C'est la meilleure excuse que je puisse  
 donner à des personnes que j'honore et qui  
 m'ont fait des critiques judicieuses, dont  
 je n'ai pû profiter. J'ose les assûrer que ce  
 n'est ni obstination, ni paresse ; mais l'impuissance  
 du poëte, et peut-être aussi celle  
 de l'art.

Au reste je ne ferai point ici d'avance l'apologie

de mes odes ; le public n' en jugeroit pas plus favorablement. Je n' ai à le prévenir que sur deux choses.

La première est une contradiction apparente sur la fin du poème épique, entre mon ode du Parnasse et cette dissertation même. J' ai avancé au commencement de ce discours que le poème n' avoit essentiellement d' autre fin que de plaire ; au lieu que dans l' ode je lui suppose le dessein d' instruire. Mais il s' agissoit là de célébrer les muses, j' y devois adopter des préjugés qui leur font honneur ; ajoutez que la chose est quelquefois véritable, et qu' il y a des poèmes où l' on s' est proposé l' instruction. Mais j' ai dû dire ici les choses précisément comme elles sont, ou du moins comme je les pense.

La seconde chose sur laquelle j' ai à prévenir le lecteur, est mon audace poétique dans l' ode de l' emulation. Quelques gens pourroient croire d' abord que j' y manque de respect aux anciens, et j' avoüe que

cela me siéroit moins qu' à aucun autre. Mais qu' on y prenne garde, je me tiens toujours dans de justes bornes : je relève les obligations qu' on a aux anciens, et je me contente d' animer les modernes à une émulation que je crois nécessaire, et sans laquelle le génie refroidi se contenteroit toujours du médiocre.

J' évite même d' entrer dans cette question si fameuse qui a fait une espèce de schisme dans les lettres. Je laisse à décider aux sçavans, qui l' emporte des anciens ou des modernes. Ma hardiesse ne va qu' à poser pour principe la possibilité de surpasser nos maîtres ; et il me semble qu' on est enfin parvenu à en convenir : mais quand cette idée seroit aussi fausse qu' elle est vraie, l' illusion ne laisseroit pas d' avoir encore ses avantages. On fera toujours d' autant plus d' efforts pour

atteindre les anciens, qu' on désespérera  
moins de les passer.

Je conviens que qui ne sçait pas les admirer  
où ils sont admirables, n' écrira jamais  
rien que de médiocre. Aussi n' est-ce  
pas contre une admiration éclairée que je  
m' élève, mais contre un sentiment aveugle  
que l' on s' impose sur la foi d' autrui, qui ne  
discerne point comment et jusqu' où les choses  
sont belles, et qui prodigue aux défauts  
mêmes les éloges qui ne sont dûs qu' aux  
vraies beautés. En un mot ce n' est point un

p58

préjugé légitime que je condamne, c' est  
un *joug* que je secouë ; et j' ai cru que cette  
expression devoit lever seule tous les scrupules.  
Qu' on me pardonne encore cette réflexion :  
ce qui choque le plus les partisans des  
anciens dans le jugement qu' on porte en  
faveur des modernes, c' est l' orgueil qu' ils  
en croient la source. Ils regardent ceux qui  
portent ce jugement comme idolâtres d' eux-mêmes,  
et s' attribuant, au mépris des anciens,  
une force de raison et une supériorité  
de génie, qu' ils n' avoient pas. Tant pis  
pour ceux qui se séduiront si grossièrement :  
pour moi je comprends qu' on peut être modeste,  
en espérant de passer les anciens. Il  
resteroit encore assez de raisons de l' être  
pour ceux qui les passeroient en effet. Nous  
avons un avantage qui manquoit aux anciens,  
puisqu' ils sont nos maîtres, et qu' ils  
n' en ont pas eu, du moins d' aussi parfaits.  
Un génie médiocre, formé sur leurs exemples,  
peut tenir lieu du génie excellent qu' ils  
ont eu sans autre secours ; et enfin la perfection  
des ouvrages pourroit être de notre  
côté, que l' avantage du mérite personnel seroit  
encore du leur. L' émulation peut donc  
subsister avec la modestie, et je demande  
seulement qu' on nous la permette à cette  
condition.

Je n' ai rien à dire sur mes autres odes,

sinon que je les ai arrangées pour la variété.  
 Ainsi je finis en me faisant honneur auprès  
 du public, du succès qu' ont déjà eu plusieurs  
 des ouvrages que je lui offre. Le Parnasse,  
 les fanatiques, Astrée, l' homme, le  
 poëme des apôtres, et celui du plaisir  
 sont déjà connus par le jugement qu' en a  
 porté l' académie des jeux floraux ; et l' ode  
 de la gloire et du bonheur du roi dans  
 les princes ses enfans, et celle de la sagesse  
 du roi supérieure à tous les événemens, ont  
 aussi pour elles le jugement de l' académie  
 françoise. Les suffrages de juges aussi éclairés  
 entraînent toujours l' approbation générale.  
 Je crains cependant d' être l' exception  
 de cette règle.

Je mets à la suite de mes ouvrages  
 deux odes françoises où l' on me louë,  
 et quelques traductions latines où l' on  
 m' embellit. Il y a un air de vanité à exposer  
 ainsi au public des témoignages si flatteurs  
 pour moi ; et c' est là-dessus que j' ai  
 cru devoir me justifier.

Je ne prétens point me défendre d' une  
 sensibilité raisonnable : j' ai tâché d' y réduire  
 les premiers mouvemens que m' auroient  
 pû causer des éloges exagérés ; et c' est dans  
 cette disposition jointe à la reconnoissance,  
 que je les imprime. La plûpart ont déjà couru  
 dans le monde. On pourroit m' accuser  
 d' une indifférence superbe, si j' évitois de

m' en faire honneur. Peut-être même jugera-t-on  
 sur ces ouvrages, que j' ai eu moins  
 à combatre la crainte de paroître vain, que  
 celle d' être effacé par ceux qui me loüent.  
 C' est un risque que je cours avec plaisir ; et  
 la reconnoissance d' un auteur ne sçauroit  
 gueres aller plus loin.